

Ma dernière course

Je me suis promis d'attendre encore cinq minutes. Au-delà, je rejoindrai Claudia chez elle. Claudia, ma compatriote qui arpente le trottoir près de la gare de Cornavin. Un trottoir tout ce qu'il y a de plus officiel, avec la bénédiction des autorités helvètes qui ne voient aucune malice en la matière. J'adore son petit deux pièces. Elle l'a décoré avec goût et simplicité, reproduisant un intérieur magyar qui n'a rien à envier à celui d'un chalet suisse à la propreté irréprochable : petits rideaux à carreaux, nappes brodées, meubles en bois brut au vernis translucide, tapisseries de grand-mère, et même un coucou facétieux. J'y retrouve un peu de notre pays, jusqu'à ses senteurs : paprika, charcuterie, et ce mélange subtil de zacuskā et d'amandiniā qui a accompagné mon enfance. Nous parlons notre langue natale, discutons des dernières nouvelles de notre province, avant de faire l'amour avec application. Elle a la gentillesse de me faire croire que je lui procure du plaisir, ce qui reconforte le mâle qui sommeille en moi. Comme elle refuse toute rétribution de ma part, je lui apporte un cadeau. Ce soir, j'ai prévu une grande boîte de chocolats. Rien d'original, surtout à Genève, mais Claudia se pendrait pour des chocolats.

La radio émet un petit bip insistant qui me rappelle à l'ordre. Le central envoie sur mon écran les coordonnées de la personne à aller chercher. Quelque part près du Lac, en direction de la France. Je ne connais pas sa destination finale, espérant qu'elle ne sera pas trop proche pour que je ne regrette pas mon déplacement. Adieu Claudia, adieu soirée nostalgique.

Mon taxi, une Mercedes qui affiche plus de deux cent mille kilomètres au compteur, me conduit sur le quai des Bergues, avant de prendre le pont du Mont-Blanc. Fenêtre ouverte, je respire la fraîcheur d'octobre, ce concentré de senteurs exacerbées par une magnifique journée d'automne. Les sommets alpins ont déjà été

baptisés de leur première neige qui rosit dans le soleil couchant. Devant moi, le célèbre jet d'eau continue, imperturbablement, sa chevauchée verticale, quête sans fin vers un ciel trop distant. Pour la soirée, il a revêtu des couleurs émeraude et bleutées qui le rendent plus mystérieux... et moins suisse.

Mon récepteur GPS me signale que la maison de ma cliente se rapproche. Les quartiers traversés deviennent de plus en plus cosus, les jardins étendus et les façades imposantes. C'est là : 18, rue de Montchoisy. Un portail monumental en fer forgé me propose ses battants largement ouverts. Ceux-ci donnent sur une allée bordée de luminaires régulièrement répartis le long d'une pelouse que je devine impeccablement coupée. Mon carrosse s'aventure dans une petite forêt aux sapins centenaires dont les branches caressent le sol, comme des drapés retombant d'une statue antique. Le tout dégage un *chiaroscuro* digne du Caravage. Tableau dans lequel la villa, aux pilastres surmontés de chapiteaux corinthiens, occupe la partie centrale. La Mercedes se gare lentement devant un perron aux vastes marches, en perturbant le moins possible l'harmonie irréfutable du gravier. Moteur arrêté, j'attends patiemment que quelqu'un se manifeste : ma cliente ou un de ses serviteurs. Rien. Un croissant de lune complice se dégage d'un nuage un peu trop encombrant et vient me tenir compagnie. Au bout de deux longues minutes, temps que je me suis donné pour rester élégant, je tente un léger coup de klaxon que l'âge de mon automobile a enrôlé. Toujours rien. Silence le plus total. Me voici plongé dans un film d'Hitchcock en noir et blanc. Le central contacté me confirme une nouvelle fois l'adresse. C'est bien là.

N'y tenant plus, je descends de la voiture et monte l'escalier dont le marbre crisse sous mes semelles en cuir. Arrivé sur le palier, je cherche une sonnette et trouve une cloche de vache suspendue à un collier en cuir. Faute de mauvais goût au milieu d'un décor néoclassique ou souvenir d'un passé plus agraire ? Je décide alors de la faire tinter, remplissant l'atmosphère d'une sonorité d'alpage complètement décalée dans ce décor de péplum. L'écho me renvoie des notes d'estive qui se prolongent au gré des

maisons alentour. Toujours rien. Si : un très léger feulement à l'intérieur de l'habitation, comme si quelqu'un glissait sur le sol. J'ose alors signaler ma présence :

– Taxi. Votre taxi est là, Madame !

Un murmure répond à mon appel, avant qu'un bruit métallique me signale l'ouverture de la porte d'entrée.

– Aidez-moi, Monsieur, toute seule, je n'y arriverai pas.

Le lourd battant en chêne massif ne résiste pas à mon assaut : j'ai conservé une belle musculature de mes montagnes de Transylvanie, lorsque j'aidais mon père à la ferme.

Une vieille femme apparaît dans l'embrasure. Éclairée de dos, elle ressemble au spectre de la mère d'Antony Perkins dans *Psychose*. Un léger frisson vient déployer ses ondes le long de mon épine dorsale.

– Bonsoir Monsieur. Vous seriez bien aimable de m'aider à sortir de la maison et de m'accompagner jusqu'à votre voiture.

La voix contraste complètement avec le fantôme que le jeu de lumière avait engendré : cristalline, et en même temps autoritaire. Quelqu'un habitué à donner des ordres et, conjointement, à partager une amitié chaleureuse avec ses connaissances. Le visage, certes ridé comme un parchemin, respire l'intelligence d'un charme souverain. Toute l'ironie du monde se concentre dans la caroncule de ses yeux dont le brillant reflète une âme amusée. Une coiffure au chignon asymétrique vient compléter le tableau peint par un Velasquez espiègle ou un Rembrandt moins sérieux que d'habitude. Alors que j'attendais un habit foncé, voire sombre comme l'ébène ou gris comme ma blouse d'écolier, je découvre des vêtements colorés dans lesquels le blanc ajoute des touches champêtres. L'impression que cette dame s'est parée pour aller quelque part, sans que je devine où.

Revenu de mes contemplations, j'ose lui proposer mon bras droit qu'elle enserre délicatement, s'appuyant sur lui et sur sa canne. Tout en maintenant la porte de mon pied, nous passons à l'extérieur.

– Pas la peine de fermer. Fernand le fera demain matin.

La descente des marches s'avère plus facile que je ne l'avais imaginé. La femme, légère comme un oiseau, reste solidement accrochée à moi. L'escalier avalé, j'installe doucement ma cliente sur le siège arrière droit, avant de refermer la portière et retrouver mon poste de pilotage.

– Où allons-nous ?

– Chemin du lac, à Versoix. Vous savez où cela se trouve ?

– Pas de problème. Rive droite, en direction de Lausanne.

La Mercedes reprend le chemin inverse pour rejoindre le quai Gustav-Ador. Entre-temps, le jet d'eau a pris ses quartiers de nuit, arrêtant sa course désespérée vers le firmament. Les publicités de banque et de sociétés horlogères éclairent le sommet des façades bourgeoises, comme autant de sémaphores à la gloire de l'industrie suisse. Au loin, le dernier bateau à aubes se rend à Vevey comme chaque soir. Je conduis lentement, non pas pour augmenter artificiellement le prix de la course, mais parce que j'éprouve la sensation que la vieille dame le souhaite. Celle-ci observe la ville à travers sa fenêtre, comme si elle la découvrait, à l'instar des touristes auxquels je fais visiter la cité.

– Comme c'est beau ! Toutes ces lumières ! Et le lac si majestueux !

– Vous n'habitez pas Genève ?

– Je vis ici depuis plus de cinquante ans, jeune homme.

Sa voix trahit, non pas un agacement, mais un encouragement à aller plus loin, à poursuivre la conversation. Un chauffeur de taxi professionnel possède un sixième sens : savoir si son client souhaite s'épancher ou rester silencieux.

– Et le spectacle de la ville vous émerveille encore ?

– Pas tout le temps... Mais ce soir, c'est spécial... très spécial.

Dans les confidences, il faut aussi savoir respecter les silences. Sinon, le charme peut se rompre à tout moment, suite à une interrogation à la curiosité trop fébrile. Je laisse passer un croissement, sachant que dans ce canton les feux de circulation sont particulièrement longs. Ou lents, à l'égal du pays.

– Vous partez en voyage ? Pourtant, vous n'avez pas de valise !

– En voyage ! Oui, c'est cela... Je pars pour un très long voyage.

Un voyage dont on ne revient pas... sauf si vous êtes bouddhiste !